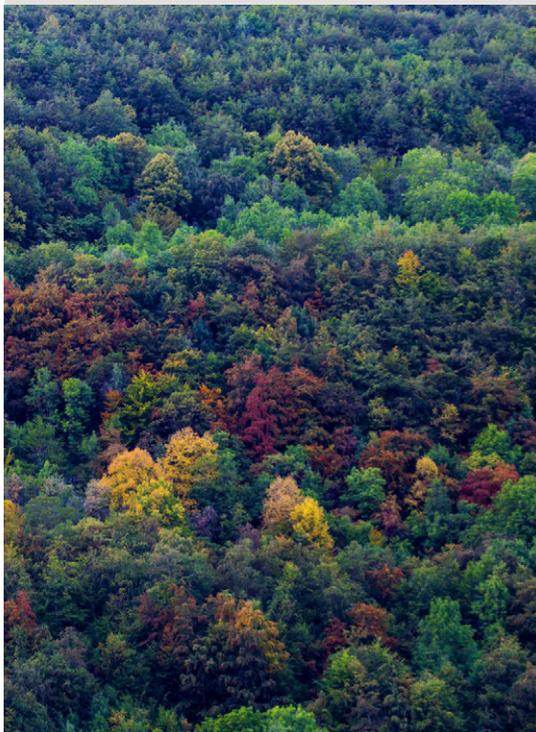


ÊTRE ARBRE

SOPHIE LHULOTTE

DÉAMBULATION POÉTIQUE



Éditions l'Escalier

ÊTRE ARBRE

Déambulation poétique

Sophie Lhulotte



« L'harmonie fut ma mère dans la chanson des arbres, et c'est parmi les fleurs que j'ai appris à aimer. »

Hölderlin.



Mon père sentait l'arbre.

Si son être me manque, je pars respirer dans les bois ; j'inspire longuement la fragrance des tranches de bois oubliées par les élagueurs des forêts. Les plus belles je les garde avec moi. Et l'odeur du bois anime l'image de ses mains que je vois subitement dans ma mémoire, de l'autre côté de mes yeux.

POMMIERS, POIRIERS, PRUNIERS ET PÊCHERS



En regardant une toile de Klimt me sont revenus en mémoire tous les jardins où j'ai passé ma vie. Cette toile, «Après la pluie - jardin avec des poules» mon père l'affectionnait particulièrement et il me l'avait fait regarder. Ses verts en sont profonds ; ils aimantent la pensée avec une telle puissance que l'œil se met à vagabonder dans l'herbe mouillée, entre les arbres du verger juste assez serrés pour laisser passer le regard au-delà ; des petites poules blanches et noires ponctuent la marche et invitent à rester encore. Klimt a peint un morceau de monde familier qui paraît bien modeste et désuet... des poules dans l'herbe.... cependant tout y est riche d'une vie rarement atteinte. Son idée profonde d'un moment au jardin, éternisé, vibre sur la toile de senteurs et de sons légers, on se laisse emporter et voilà qu'on se transporte en nous-mêmes, dans nos souvenirs. Cette toile est bienfaisante.

Jusqu'ici je n'avais jamais mesuré à quel point les heures passées dans ces jardins subitement revenus à ma mémoire, avaient été pour moi une École, ni à quel point mon amour et mon goût des arbres et de toutes les plantes du monde y avaient pris racine, au moins autant que dans les heures passées à vagabonder dans les forêts.

Tout autant qu'une forêt, un jardin est une fenêtre sur l'inconnu merveilleux avec lequel nous partageons notre vie. Pourquoi faudrait-il en avoir peur, pourquoi faudrait-il l'oublier, nous en priver ?

1 - Celui-là, sans doute le tout premier, où très jeune, je rêvais que je domestiquais tout un clos autour du grand seringua constellé, posé comme l'étoile centrale de mon royaume... L'herbe y serait douce et bien verte, les barrières de lierre et mes princes et amies princesses en habits de soie

brodée, y partageraient avec moi ces délices verts fleuris, dans la douceur et les senteurs incomparables.

Plus loin c'était le clos des grands. Mon père y officiait, non pas en jardinier — ce n'était pas son affaire — mais en une sorte de gardien d'espace. *(Il entretenait à tour de rôle avec son frère la maison de leurs parents qui l'avaient quittée pour le Midi et devenue de ce fait ce que l'on nomme pompeusement « une résidence de campagne »).* Il m'avait appris à l'aider à faucher l'herbe — sur mon insistance — et m'avait désigné une petite faucille, à ma main, tandis que lui passait la faux. Puis on ramenait l'herbe en un gros tas avec les râteaux et on brûlait tout ça. Ça partait mal, papa n'ayant pas le temps ni l'envie de laisser sécher toute cette herbe fauchée, alors on brûlait les vieux journaux qui s'étaient entassés dans la maison et que j'avais la mission de lui apporter. *(Maintenant encore, l'odeur âcre du vieux papier se consumant en mêlant à ses volutes l'odeur de la sève d'herbe se caramélisant en panaches blancs, siège en ma mémoire.)*

Puis, épuisée, je m'allongeais sur une couverture sous le vieux prunier au tronc noir tout bossué. Cette vieille silhouette tourmentée par les ans nous donnait d'incomparables quetsches à la chair dorée comme le miel sous la peau aux reflets mauves. On m'avait dit de toujours bien les ouvrir en deux avant de les croquer, car des pince-oreilles et des petits vers aimaient y loger. Ce rituel de prudence me donnait l'impression d'être comme les grands et je prenais un fier plaisir à étudier la chair de la quetsche avant de l'engouffrer ou de la jeter en riant quand elle était habitée. Je n'avais pas l'autorisation d'aller sous les pommiers dont les fruits — que ce soit ceux de l'an passé oubliés dans l'herbe et tout pourrissant, ou bien de l'année bien ronds sur les

branches — attiraient tout un monde de guêpes et de frelons avides et féroces. À leurs pieds poussaient des petits arums dont les hampes couvertes de boules agglutinées et d'un rouge absolument beau étaient un danger supplémentaire à mon innocence. Je devais me cantonner près du prunier avec l'interdiction de m'aventurer seule. J'attendais que mon père ait terminé de brûler l'herbe, surveillant tour à tour ses gestes et le feu pour en saisir l'interaction secrète comme l'invisible geste d'un tour de magicien, tout en jouant à la poupée ou en dévorant les livres d'enfant de ma grand-mère, que j'avais eu le droit de sortir des caisses du garage. « La semaine de Suzette » avec sa rayonnante petite Alsacienne en costume, (*c'était après la Grande Guerre*), la bibliothèque rose, aux couvertures d'un tissu rose cramoisi avec des lettres d'or, aux pages épaisses et jaunes un peu glacées sous les doigts. Contes de fées, contes d'enfants, comtesse de Ségur, petites filles en robes de gaze légère comme les ailes des libellules, petites sorcières, petites démons effrayées à la vue d'un grand chien noir, d'un crapaud, d'un cri, que sais-je encore, d'une fourmi et qu'une grosse poire bien mûre et toute fondante suffit à consoler, envoûtées par l'odeur suave et grisante des roses de toutes sortes formant la haie qui séparait le jardin de monsieur Laroque le voisin, du nôtre.

2 - Les maisons modernes ont toujours un peu de terre autour. Des jardins, même très modestes y voient le jour. La personnalité d'une famille éclot entre ses rangées, sous ses arceaux, à l'ombre des branches chargées de fruits. J'ai connu un homme, bon père de famille plutôt bourru et silencieux, qui avait goudronné la petite allée menant à son

potager. Un potager derrière la petite maison d'une cité laborieuse, où toutes les maisons se ressemblent, comme un délire.

Il poussait dans ce jardin des rates, des haricots verts, des poireaux, de la salade et du persil ; on y récoltait des cassis et des groseilles... certaines années meilleures que d'autres quelques pêches d'un pêcher au tronc badigeonné de blanc, arrivaient à maturité, mais les pommes – et de différentes espèces – toujours.

On m'avait expliqué que ce pêcher bien développé était venu d'un noyau planté en terre par le fils aîné, des années auparavant. J'avais été sidérée, (*j'étais très jeune alors*), que cela fût possible dans ce pays plutôt rigoureux aux hivers parfois très neigeux. L'arbre au tronc blanc en était devenu artificiel à mes yeux ; pourtant, qui n'aimerait pas l'arbre sorti tout droit de la bouche du fils aîné de la famille ? (*C'était un arbre entouré d'une grosse charge affective et qui n'aimait pas les étrangers comme moi, et je le lui rendais bien.*)

C'était un jardin sans mystère ni magie. Ordonnée, propre et qui donnait bien. Le panier s'y remplissait en saison. Sans doute mes questions incessantes dérangent-elles le jardinier, je sentais bien que je n'étais pas tout à fait la bienvenue dans cet endroit, son domaine. Quand il m'était arrivé d'aller voir ses gestes mystérieux de jardinier, je n'étais pas restée longtemps. On sent quand on n'est pas souhaitée, c'est animal. Était-ce parce que j'avais, sans le demander et un peu en cachette, cueilli quelques-une de ses délicieuses pommes dont j'aimais absolument le goût et qu'il avait deviné que c'était moi, ou parce qu'il souhaitait être seul dans sa tâche ? Je ne le saurai jamais. Le temps, les conventions chassent les questions et enfouissent les réponses au cœur de la terre.



3 - Un jour j'ai vécu au milieu du béton sale et du goudron défoncé. C'était tout à côté d'une quatre voies rapides et d'une grande rivière nue, aux abords d'une ville-cité, archétype de notre modernité sans gloire. On ne choisit pas toujours sa vie, la place laissée à l'emboîtement des faits est parfois incontournable, jusqu'au jour où tout craque en soi et bascule et où on change le cours de choses.

C'était à l'étage d'une usine de mécanique. En hiver, quand la nuit tombe vers cinq heures, la lumière des soudures à l'arc faisait de grands rais lumineux dans la nuit jaunâtre, jusqu'à ce que les ouvriers quittent l'usine.

Les propriétaires, soucieux de valoriser leurs gains locatifs avaient fait apporter de la terre bien noire après que l'épaisse croûte de goudron et de ciment de la cour-parking, ancienne entrée de l'usine dorénavant installée de l'autre côté, eut été défoncée et emportée dans une décharge.

Un paysagiste était venu s'occuper de planter quelques rosiers cache-misère sur les vieux murs de brique, puis un saule pleureur et du gazon. Charge à nous de l'entretien et possibilité de rajouter des plantes.

Les jours s'écoulaient sans couleurs, dans le bruit incessant des voitures, des machines, de la pluie. Mon fils grandissait... un an, deux... une petite sœur le rejoignit... trois ans...

Le temps passe vite sans soleil. Les voilà jouant dans «le jardin». Premiers pas pour l'une, galopades pour l'autre sur cette herbe verte comme une moquette....

Un jour cependant, on se fit une belle surprise. On acheta un petit poirier qu'on alla planter dans les règles avec une petite danse de joie, au centre du gazon ! Sans peine j'imaginai ses poires fondantes dévorées à belles dents par mes deux petits chats très gourmands... Mais ce ne fut jamais





qu'en songe: on quitta les lieux avant de compter les premières fleurs du petit poirier. Aujourd'hui il doit être bien vieux s'il vit encore, au milieu du béton gris.

TABLE DES MATIÈRES

Pommiers, poiriers, pruniers et pêchers	11
Pins et figuiers au Cap Couronne	23
Quelques minutes d'un hêtre	33
Les chênes de Saint Lambert	39
Dialogue entre un fayard et un renard	45
Les platanes sur les routes de Provence	53
Nuit d'hiver	61
Peupliers d'Italie	69

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -

Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.

Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.

Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.

Impression numérique laser pour les pages intérieures et jet d'encre pour la couverture.

Dos carré collé.

Dépôt légal : novembre 2017